

CLÉMENT ROSSET

**LE CHOIX
DES MOTS**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LE CHOIX DES MOTS

DU MÊME AUTEUR



- LE RÉEL, TRAITÉ DE L'IDIOTIE, « Critique », 1977 (« Reprise », n° 8).
L'OBJET SINGULIER, « Critique », 1979.
LA FORCE MAJEURE, « Critique », 1983.
LE PHILOSOPHE ET LES SORTILÈGES, « Critique », 1985.
LE PRINCIPE DE CRUAUTÉ, « Critique », 1988.
PRINCIPES DE SAGESSE ET DE FOLIE, « Critique », 1991 (« Reprise », n° 9).
EN CE TEMPS-LÀ, Notes sur Althusser, 1992.
LE CHOIX DES MOTS, 1995.
LE DÉMON DE LA TAUTOLOGIE, *suivi de* Cinq petites pièces morales, « Paradoxe », 1997.
LOIN DE MOI, Étude sur l'identité, 1999.
LE RÉGIME DES PASSIONS et autres textes, « Paradoxe », 2001.
IMPRESSIONS FUGITIVES, L'ombre, le reflet, l'écho, « Paradoxe », 2004.
FANTASMAGORIES, *suivi de* Le réel, l'imaginaire et l'illusoire, « Paradoxe », 2006.
L'ÉCOLE DU RÉEL, « Paradoxe », 2008.
LA NUIT DE MAI, « Paradoxe », 2008.
TROPIQUES, Cinq conférences mexicaines, « Paradoxe », 2010.
L'INVISIBLE, « Paradoxe », 2012.
RÉCIT D'UN NOYÉ, 2012.

CLÉMENT ROSSET

LE CHOIX
DES MOTS

suivi de

LA JOIE ET SON PARADOXE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LE CHOIX DES MOTS

La Fontaine parle, au tout début de ses *Amours de Psyché*, de quatre amis dont l'un « tombait parfois dans la maladie du siècle et faisait un livre ». Une lettre que j'ai reçue il y a quelques années, provenant du ministère des affaires sociales et de l'intégration et signée de M. Nicolas Dufourcq, m'adresse le reproche d'avoir été moi-même atteint par cette maladie du siècle et me demande pourquoi j'écris, insistant sur l'idée (qui peut sembler paradoxale) que les qualités mêmes de mes livres et de ma réflexion (selon M. Dufourcq) sont de celles qui auraient dû me mettre le premier à l'abri de cette folie qui consiste selon lui à écrire. C'est là à peu près ce qu'exprimait Montaigne, remarquant dès la première ligne du long essai qu'il a intitulé *De la vanité* qu'« il n'est à l'aventure aucune [vanité] plus expresse que d'en écrire ». Je remarque-

rai en passant que cette lucidité de Montaigne, exceptionnelle ici comme partout, ne l'a pas empêché d'écrire son essai sur la vanité, ni l'ensemble des *Essais*. Et j'ajouterai cette considération aggravante, en ce qui regarde l'écriture en général, que celle-ci présente l'inconvénient supplémentaire de constituer un travail à la fois totalement inutile et totalement épuisant, et d'autant plus épuisant qu'il est ressenti comme plus inutile par l'écrivain qui s'y emploie, ou quelque auteur que ce soit, dès lors que celui-ci est bien conscient de ce qu'il fait, tel Zola qui fait dire à Claude Lantier, dans *L'œuvre* : « Quand la terre claquera dans l'espace comme une noix sèche, nos œuvres n'ajouteront pas un atome à sa poussière. » C'est pourquoi l'écriture, comme toute création, n'est pas seulement le plus vain des travaux, mais aussi, et c'est un comble, le plus laborieux et le plus pénible. Car un coefficient d'absurdité l'affecte davantage que toute autre forme de travail ; lequel, tel celui qui pré-

side à l'élaboration d'un pain excellent ou d'un grand vin, peut du moins tableur sur une finalité tangible, sur une gratification à court ou à moyen terme. Ce qui n'est pas le cas de l'auteur, qu'il soit faiseur de livres, de musique ou de peinture, dont la vraie reconnaissance ne saurait venir, si par extraordinaire elle devait venir, que beaucoup plus tard et le plus souvent après sa mort. Et encore cette reconnaissance posthume, déjà très improbable en elle-même, jouirait-elle par surcroît d'un bénéfice peu appréciable en soi, puisque dans tous les cas la mort et l'oubli finiront bien par s'emparer d'elle à son tour, comme le suggère Zola dans la phrase citée plus haut. Face à l'ensemble des travaux concevables, pénibles certes mais plus ou moins nécessaires et plus ou moins payés, le travail d'écriture fait figure de travail à la fois supplémentaire et non payé. Je conçois donc très volontiers qu'on puisse tenir légitimement celui-ci comme une sorte de « maladie » ou de folie ; et qu'on pense

avec le philosophe chinois Tchouang-Tseu que « l'homme parfait est sans moi, l'homme inspiré est sans œuvre, l'homme saint ne laisse pas de nom »¹.

Le fait d'écrire, outre le labeur exorbitant qu'il implique, comporte également un risque de dommage sérieux pour la réputation de l'auteur. Car c'est un des effets les plus curieux mais aussi les plus fréquents du passage à l'écriture que d'amplifier et décupler la médiocrité de propos ou de pensées qui, exprimés oralement et sous forme de conversation, peuvent fort bien « passer », apparaître même comme assez fins et justes. Je ne me suis jamais clairement expliqué la nature de ce mécanisme impitoyable qui transforme presque à tous les coups, du seul fait de la transformation de la chose parlée en chose écrite, une réflexion qui semble originale en platitude piteuse, une remarque qui semble pénétrante en tri-

1. *Philosophes taoïstes*, tr. Liou Kia-hway, Bibliothèque de la Pléiade, 1980, p. 89.

vialité, une idée qui semble intelligente en sottise, et ainsi de suite, – bref, qui transforme le plus souvent (et ici on serait tenté de vous donner partiellement raison, monsieur Dufourcq) un homme intelligent, lorsqu’il n’écrit pas, en homme borné, lorsqu’il entreprend d’écrire. Je me contente donc de mentionner le fait sans l’expliquer, laissant à d’autres, s’ils en sont capables, le soin d’élucider ce mystère.

Vous savez certainement, monsieur Dufourcq, que la question que vous me posez – pourquoi écrivez-vous ? – a déjà été posée mille fois et a déjà reçu des milliers de réponses. Parmi ces réponses, j’en retiendrai pour ma part essentiellement deux, souvent données par bien d’autres, parce qu’elles concernent des motivations dont je sais qu’elles ont toujours été aussi les miennes – parmi d’autres motivations sans doute, j’y reviendrai. Il y a d’abord le fait que, bien que je « publie » des ouvrages et les présente ainsi, sans vraiment y tenir d’ailleurs, à l’appréciation

d'autrui, j'ai toujours écrit d'abord et essentiellement pour moi-même, pour m'éclairer moi-même sur des questions dont il se trouvait qu'elles m'intéressaient et m'intriguaient au plus haut degré. Autant d'opuscules – et même ce texte que j'écris apparemment à votre intention mais en réalité à la mienne –, autant de réponses adressées par moi aux questions que je me posais moi-même ; en sorte que je dirais volontiers, pour parodier Molière dans *Les femmes savantes*, que « c'est toujours à moi que mon discours s'adresse », – et non aux autres auxquels il semble s'adresser, comme le discours que Chrysale, à l'acte II des *Femmes savantes*, feint d'adresser à sa sœur Bélise (« Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse ») alors qu'il est en réalité destiné à son épouse Philaminte. Je n'ai jamais écrit que pour essayer d'y voir clair sur des sujets qui retenaient mon attention mais que je ne parvenais à concevoir que confusément. Une fois que je réussissais, ou croyais réussir, à y voir plus net-

tement, j'éprouvais le besoin d'en prendre bonne note par écrit, un peu comme on se prépare une « anti-colle » ou un « pense-bête », – et vous verrez par la suite que c'est seulement dans la mesure où je réussissais à mettre par écrit la « pensée » sur la piste de laquelle je me trouvais que je réussissais effectivement à la penser ; raison pour laquelle, soit dit en passant, je ne souscris pas pleinement à un arrêt d'Antisthène tel que nous le rapporte Diogène Laërce : « Il répondit à un de ses amis qui se lamentait d'avoir perdu ses notes qu'il aurait mieux fait de les écrire dans sa tête que sur des tablettes »². Il est vrai qu'il s'agit ici, non d'idées conçues par soi, mais d'idées reçues d'un autre. Je dois ajouter ici (mais de cela tous mes écrits témoignent suffisamment pour qu'il soit besoin d'y insister) que les pensées en question, dont je dis qu'elles m'occupaient l'esprit au point que je me

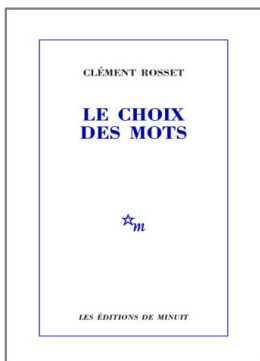
2. *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, VI, 1.

voyais irrésistiblement porté à y chercher une réponse, ne sont pas en vérité fort nombreuses et peuvent même se ramener à une seule : comment concilier l'amour de l'existence avec l'ensemble des arguments plausibles ou raisonnables qui tous contribuent à tailler celui-ci en pièces ? Il y avait là, me semblait-il, un problème crucial encore qu'il n'engageât – ce qui peut sembler un peu léger à beaucoup, mais tout à fait essentiel à certains dont je suis – que la simple question de savoir s'il était possible d'aimer la vie *en conscience*, c'est-à-dire sans être obligé tous les jours d'un peu se mentir à soi-même. Or je pense pour ma part et cette fois-ci tout comme Antisthène³ que le meilleur profit qu'un sage puisse retirer de la philosophie consiste à vivre en « bonne société » avec lui-même, ce qui suppose qu'on n'a rien à se cacher. Mais cela nous écarte un peu de mon sujet.

3. *Ibid.*

TABLE

<u><i>Le choix des mots</i></u>	<u>7</u>
<u><i>La joie et son paradoxe</i></u>	<u>69</u>
<u>Appendice I (La force comique) ..</u>	<u>117</u>
<u>Appendice II (L'Espagne des appa- rences)</u>	<u>137</u>



Cette édition électronique du livre
Le Choix des mots de Clément Rosset
a été réalisée le 25 novembre 2014
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707315397).

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707331878

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr